

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Gabriel MARTIN

L'indifférence religieuse
contemporaine

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1905, tome 7, p. 40-45

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

L'indifférence religieuse

contemporaine

L'indifférence religieuse compte parmi les plus grands fléaux qui désolent notre époque tourmentée. Cette sorte de maladie morale peut se diviser en indifférentisme théorique et en indifférentisme pratique. Le premier consiste dans un ensemble plus ou moins élastique de principes négatifs de toute religion. Ce qui caractérise le second, c'est une somnolente apathie qui en paralyse tout exercice. L'indifférentisme théorique se formulera, par exemple, en des aphorismes de ce genre : Pas de plus belle religion qu'une vie honnête. Les aphorismes se présentent sous forme de propos aussi fréquents qu'ils sont malsonnants, à tous les échelons de la société. C'est un fait d'expérience cependant, que sans religion, il ne peut y avoir pour l'homme ni sagesse, ni bonté, ni bonheur. L'ignorance de Dieu où il descend nécessairement par son absence de religion, le ravale graduellement au niveau en quelque sorte de l'animal. D'un autre côté, sans l'indispensable frein de la religion, l'homme ne fera, livré à lui-même, que bon ce qui lui semblera. C'est ainsi qu'en France, où il y a déclin de religion dans les masses populaires, des enfants au-dessous de seize ans, encourent en grand nombre, chaque année, pour leurs divers méfaits, des peines judiciaires.

Voltaire, dans son sentiment sur ce point, se trouve d'accord avec saint Augustin. En dehors de la perspective d'un Dieu vengeur du crime par l'enfer, et rémunérateur de la vertu par le ciel, l'homme ne peut que fatalement courir au mal. La vertu qui, sous toutes ses formes, implique l'effort et le courage, n'apparaît plus alors que comme de la vraie folie. Pas de bonheur à attendre sans religion. L'expérience

est là en effet qui démontre qu'en dehors d'elle, nulle consolation efficace n'existe pour le malheur, nul baume, nul soulagement pour les peines, les tristesses si diverses et si cruelles de la vie.

Un des principes de l'indifférentisme théorique sera encore celui-ci : Je n'ai qu'à m'en remettre exclusivement à ma raison pour savoir sous sa dictée, tout ce que j'aurai à faire. Mais si Dieu nous a magnifiquement dotés de la raison, c'est précisément pour arriver par son aide, à la connaissance de la Révélation. La Révélation vient en effet répondre aux questions d'importance majeure, dont notre infirmité mentale est à jamais impuissante à pénétrer le mystère. Réduit à sa seule raison vacillante, l'homme, en face des reproches de sa conscience, ne sera-t-il pas dans une ignorance du pardon de Dieu, semblable à la nuit qui enveloppe le problème de sa destinée ? Enigme douloureuse, dont la clef nous est seule donnée par la foi, que celle du spectacle ici-bas d'hommes couverts de crimes, qui se voient favorisés de tous les dons de la vie, et par navrant contraste, d'âmes nobles, grandes, fidèles, qui n'ont en partage que d'être écrasées, broyées sous le poids des plus grands maux.

Dans l'indifférentisme théorique, s'entendent encore des sentences de ce goût : On peut se sauver dans toutes les religions, à quoi donc bon, de préférence aux autres la religion catholique. Proposition dont l'évidente fausseté éclate jusqu'à la contradiction, du fait que la religion de J.-Christ est la seule vraie. La réprobation en bloc ne s'en suit pas néanmoins pour les âmes qui lui demeurent étrangères, par le malheur de leur naissance. Par la droiture de leurs intentions, la fidélité aux dictées de leur conscience, elles ont l'inappréciable ressource de pouvoir appartenir à l'âme de l'Eglise catholique. Et à ce titre, elles se trouvent en mesure d'obtenir le salut, comme membres invisibles et cachés de cette Eglise.

Voici comment à son tour l'indifférentisme pratique

traduira ses prétentions. Dieu ne se soucie pas de moi, pour quoi me soucieraient-je de lui ? Je suis du reste un être bien trop petit pour qu'il puisse prendre offense de mes actes, quel qu'ils puissent être. A cette objection la réponse est facile. Dieu ne peut, sous peine de se renier lui-même, de renier tous les attributs constitutifs de la perfection infinie de son Etre, n'avoir qu'une même indifférence pour le vrai ou le faux, le droit ou l'injustice, la vertu ou le vice. L'histoire se charge du reste de nous apprendre que certains crimes n'échappent pas même ici-bas aux vindictes de la Justice divine.

On trouvera encore sur les lèvres de l'indifférent pratique, cette sorte de dicton : Il n'y a pas de péché à transgresser les Commandements de l'Eglise, qui ne sont que des lois humaines. Impossible qu'en Dieu, puisse se rencontrer une ombre d'indifférence pour le salut des hommes, lequel ne lui a pas moins coûté que tout le sang répandu de son Fils fait homme. Impossible, du même coup, qu'il n'ait que de l'indifférence pour les moyens qu'il leur a magnanimement procurés de le faire, dans son Eglise, qu'il a seule constituée dépositaire des trésors de la Rédemption. Qui vous écoute, m'écoute; qui vous méprise, me méprise, etc. Paroles mémorables, en vertu desquelles Jésus-Christ transmet ses pleins pouvoirs à l'Eglise, héritière et continuatrice jusqu'à la fin des siècles, de sa divine mission sur la terre.

L'indifférent alléguera encore que le péché n'est qu'une pardonnable faiblesse inhérente à la nature humaine, qui, d'ailleurs ne jouit que d'une demi-liberté ! Pas un crime à ce compte, en dépit de son énormité, qui ne puisse légitimement se justifier. C'est avec une effrayante rapidité que se propage de nos jours l'indifférentisme et qu'il envahit profondément les âmes.

Les causes de cette véritable plaie moderne sont complexes et multiples. Une première cause peut en exister en certaines contrées, dans la fréquence et l'intimité de rapports

entre catholiques et acatholiques. Les pays mixtes et surtout protestants, l'expérience est là qui le constate, ne préparent et n'amènent pas moins à l'indifférence et à la perte de la foi que les milieux catholiques n'offrent au contraire à sa conservation de particulières facilités. Dans les villes protestantes ou mixtes, c'est un fait statistiquement établi que parmi les catholiques, il ne s'en trouve guère que le dixième demeurant fidèles à l'accomplissement de leurs devoirs religieux. La cause de ces déplorables défaillances en tient pour une large part, aux railleries dont les harcèlent les protestants. On peut aussi faire remonter pour une part la cause de cette indifférence religieuse moderne aux écoles non-confessionnelles et aux mariages mixtes. Ces écoles acheminent infailliblement, dès l'enfance, les âmes vers cette indifférence, à laquelle ne conduisent pas avec une moindre facilité d'autre part, ces mariages regrettables qui, malgré la réprobation dont l'Eglise les frappe, semblent s'accroître de nos jours dans des proportions toujours plus inquiétantes.

Un autre facteur de cette funeste indifférence, provient aussi de la lecture des mauvais livres, tout particulièrement des mauvais journaux qui inondent et submergent en quelque sorte notre société contemporaine. Celui qui par ces lectures néfastes, se nourrit chaque jour de préjugés et de calomnies contre l'Eglise et ses ministres, sentira faiblir et parfois expirer sa foi, d'aussi infaillible façon, que pour le corps, la santé fléchit et disparaît bientôt, si on ne lui donne à respirer qu'un air vicié, qu'à s'alimenter d'une nourriture malsaine et débilitante.

Conséquemment, jeu très dangereux que d'ouvrir la porte de sa maison à des écrits hostiles à la foi. Impossible en effet que de ces tristes lectures, il ne reste quelques funestes vestiges, dans les âmes même les mieux pénétrées de foi et de la trempe la plus vigoureuse.

L'ignorance religieuse, escortée de ses coutumiers acolytes, l'orgueil et la sensualité, nous présente une nouvelle

cause, et non la moindre, de l'indifférentisme. Une ignorance prodigieuse, invraisemblable, en matière religieuse, est la caractéristique de nombre d'hommes de nos jours, parfaitement instruits d'ailleurs, très habiles même souvent, dans les sciences profanes. La foi exige de nous, pleine et entière soumission de notre raison à l'autorité souveraine de Dieu, un fois reconnue avoir parlé aux hommes. Rien donc de fort surprenant que l'orgueil, plein d'une présomptueuse confiance, aux seules lumières de la raison, ne vienne mettre obstacle à cette docile attitude d'âme demandée par les exigences de la foi, qui n'ont rien d'incompatible, il s'en faut, avec les plus rigoureuses exigences de la raison.

La foi, cependant, par un autre côté, don surnaturel, a besoin, pour se maintenir dans l'âme, de l'action de la grâce, que rien, si on en excepte le péché qui lui donne le coup mortel, ne paralyse autant que l'orgueil. C'est même de l'orgueil, auquel se joint souvent une sottise vanité, qu'ont invariablement jailli à travers les siècles, comme de leur source la plus vive, de nombreuses et formidables hérésies.

La sensualité de son côté, dont la tendance naturelle est la satisfaction des passions, prédispose étonnamment au complet oubli des choses de l'au-delà. Ce n'est point dans l'enfance, l'âge mûr ou la vieillesse, qu'on tombera dans l'indifférence religieuse, mais bien aux heures troublantes de la jeunesse, où les passions sensuelles bouillonnent dans tout leur plein. A la voix impétueuse de celles-ci, le monde viendra joindre la sienne, non moins suggestive et impérieuse. « A toi le plaisir, jeune homme, à toi d'en savourer en toute hâte la jouissance sous toutes ses formes. Car la jeunesse n'est qu'une rose d'un jour, qui passe et se flétrit comme elle. » Et par où l'esclave de ses passions mettra le pas dans la voie de négation des vérités religieuses, ce sera tout d'abord par la négation des vérités qui le gênent davantage dans son criminel essor : la nécessité de la pénitence, l'éternité des peines de l'enfer.

Les coutumes et les usages qui se sont installés de nos jours dans la vie même des chrétiens, sont en outre comme une prédication vivante de l'indifférence religieuse. Des images profanes jusqu'au scandale parfois de nudités, remplacent dans le foyer, à sa place d'honneur de jadis, l'image du divin Crucifié, remplaçant également les images aimées et vénérées des Saints, remplaçant les bénitiers, les monogrammes du Christ, etc, autant d'objets qui étaient les chers et indispensables éléments du plus bel ornement d'un intérieur chrétien. Plus de statues pieuses, d'édifiantes inscriptions par où s'annonçait déjà du dehors, la demeure d'une famille chrétienne.

Dans la plupart des circonstances, l'aumône ne pourra plus passer dans la main du pauvre et du malheureux, qu'à la faveur de force concerts, bals, pièces de théâtre, bazars de charité. L'empreinte du paganisme ressuscité se manifesterà jusque dans les locutions courantes du langage. Les enfants, à leur baptême, n'auront plus à recevoir le nom de Saints. Il n'y a pas jusque dans les funérailles, où ne se voient des usages païens. Accompagnée d'une suite plus soucieuse de paraître, que de réciter quelques prières, le cercueil sera chargé à profusion, de fleurs et de couronnes, du prix desquelles rien n'aura été distrait en faveur de messes à dire pour le défunt.

Sous peine de laisser dans un péril sans cesse croissant, les plus graves intérêts religieux, auxquels se lie si étroitement la prospérité des peuples non moins que le bonheur de l'individu sur la terre, le devoir s'impose à tout homme de cœur, gardant encore quelque étincelle de foi, de réagir dans toute la mesure de ses forces, contre cette pernicieuse maladie contemporaine de l'indifférentisme, qui enténèbre, obnubile les intelligences, énerve et débilite les volontés, déprime, affaiblit les caractères, dégrade et abaisse les âmes, les rendant ainsi de plus en plus incapables de répondre à leur destination assignée dans le plan divin et d'atteindre du même coup leur suprême destinée.

G. MARTIN